

LITTÉRATURE

Accéder à l'indicible par les détails : Judith Herzberg

Le grand prix triennal des Lettres néerlandaises, la plus haute distinction littéraire du monde néerlandophone, sera remis au deuxième semestre 2018 à l'auteure néerlandaise Judith Herzberg (° 1934). Cette nouvelle n'est pas tout à fait inattendue. Durant sa longue carrière, Judith Herzberg a déjà été récompensée à de nombreuses reprises pour son travail aux multiples facettes, qui aborde aussi bien la poésie que le théâtre ou les scénarios de film. Elle a déjà reçu le prix Joost van den Vondel (1984) et le prix Constantijn Huygens (1994) pour l'ensemble de son œuvre, ainsi que le prix P.C. Hooft (1997) pour ses poèmes.

Fille de Juifs qui ont survécu à l'Holocauste dans le camp de concentration de Bergen-Belsen, Judith Herzberg a elle-même passé les années de l'Occupation dans la clandestinité, tout comme son frère et sa sœur. Son père, Abel Herzberg¹, juriste et écrivain, a lui aussi légué une œuvre abondante en tant que journaliste, essayiste et dramaturge.

Judith Herzberg a fait ses débuts en 1963 avec le recueil de poèmes *Zeepost* (Poste maritime), mais elle s'est vite tournée vers la dramaturgie. Sa pièce de théâtre la plus connue, *Leedvermaak* (Sadisme, 1982), fait partie d'une trilogie familiale qui a connu un grand succès non seulement aux Pays-Bas, mais aussi en Allemagne, et qui a été portée à l'écran. Son œuvre théâtrale volumineuse a été réunie dans *Teksten voor toneel en film - 1972-1988* (Textes pour le théâtre et le cinéma - 1972-1988, 2002) et *Negentien toneelstukken* (Dix-neuf pièces de théâtre, 2005). Les thèmes explorés par Herzberg au théâtre et dans la poésie sont très liés et portent les



Judith Herzberg

photo M. Kohn.

traces de son passé marqué par la guerre, un passé *refoulé*, qui ne *passé pas*. Les dialogues de *Leedvermaak* portent principalement sur les circonstances de la «sur-vie», qui supposent que, dans la réalité quotidienne, les sentiments du passé sont tus. En effet, survivre signifie dissimuler, taire, étouffer. Il est impossible d'exprimer les souffrances passées; la parole reste une recherche, un tâtonnement pour camoufler ce qui est profondément enfoui, éviter de l'aborder explicitement.

La poésie de Herzberg se caractérise par un même ton, une même expression hésitante. Initialement, ses poèmes trébuchent en permanence sur des détails de la réalité qu'elle observe de très près, et l'émoi intérieur est implicite. Ce faisant, elle adhère au courant poétique majeur de son époque, à savoir le néoréalisme. Cependant, cette observation est pour elle un choix conscient. Dans son deuxième recueil, *Beemdgras* (Pâturin, 1968), on peut lire les vers suivants:

COMMENT vas-tu?

réponse: ça va.

*Toujours la même, car
pas le choix.*

Mais cogne

*trop fort, à l'intérieur
le cœur.*

Le «à l'intérieur» reste non-exprimé, «car pas le choix». La poétesse se concentre sur la réalité, dont elle s'est parallèlement détachée. On notera que cette poésie évoque une langue parlée, une forme d'expression que l'on a aussi qualifiée de «parlando» ou de conversation, un style qui continuera de caractériser son œuvre, si ce n'est qu'elle suggérera de plus en plus de choses «entre les lignes». En outre, ses poèmes reposent souvent sur un fondement humoristique ou ironique - l'ironie est l'arme des fragiles - et montrent une manière tout à fait personnelle de manier la langue. Judith Herzberg use de formules très sobres et contenues, avec une apparente désinvolture, presque incidemment; elle semble toujours à

la recherche de détails inaperçus et surprenants de la vie quotidienne, qui mettent en lumière son caractère énigmatique. Son style est exploratoire et étonnant, souvent très raffiné aussi, parce que sa forme versatile contribue à exprimer le sens du poème.

En octobre 2013 a paru son dernier recueil, *Liever brieven* (Plutôt des lettres), un ensemble de poèmes plus ou moins longs, sans liens entre eux, dans lesquels la poétesse aborde ses thèmes bien connus avec le style parlé qu'elle a fait sien. Elle se concentre sur les petites choses, observe des détails apparemment sans importance, mais qui trouvent une résonance en elle à force de tâtonnements, à travers des phrases hachées et de nombreuses ellipses. Elle en a fait une technique réfléchie: l'art consiste à faire concorder des éléments qui ne sont pourtant pas liés entre eux, ce qui leur confère une cohérence et une unité et permet de mettre en avant l'indicible ou l'indescriptible. Avec une légèreté apparemment sans risque, la poésie de Judith Herzberg explore à tâtons un nombre aléatoire de détails afin de découvrir un passage vers ce qui est caché. Parfois, et c'est le cas ici encore, l'atrocité des souffrances endurées est incidemment présente, comme dans les vers «Il y a confusion sur les mots:/ humain et humanitaire/ quand il s'agit de crime, commettre». Les «grands» sujets sont soigneusement évités, mais un poème, écrit pour les obsèques d'un défunt sans famille ni amis, traite de problèmes sociaux. Il s'agit de vers harmonieux, presque classiques, qui mériteraient une place dans toutes les anthologies, et qui se terminent sur cette strophe grinçante:

*Le presqu'àimé, la presqu'attention qui le suit
[bientôt*

*En bière est peut-être exactement ce
Petit quelque chose qui aurait pu le sauver,
Dont il a manqué, naguère.*

Anne Marie Musschoot
(Tr. N. Michel)

1 Voir *Septentrion*, XVIII, n° 3, 1989, pp. 78-79.